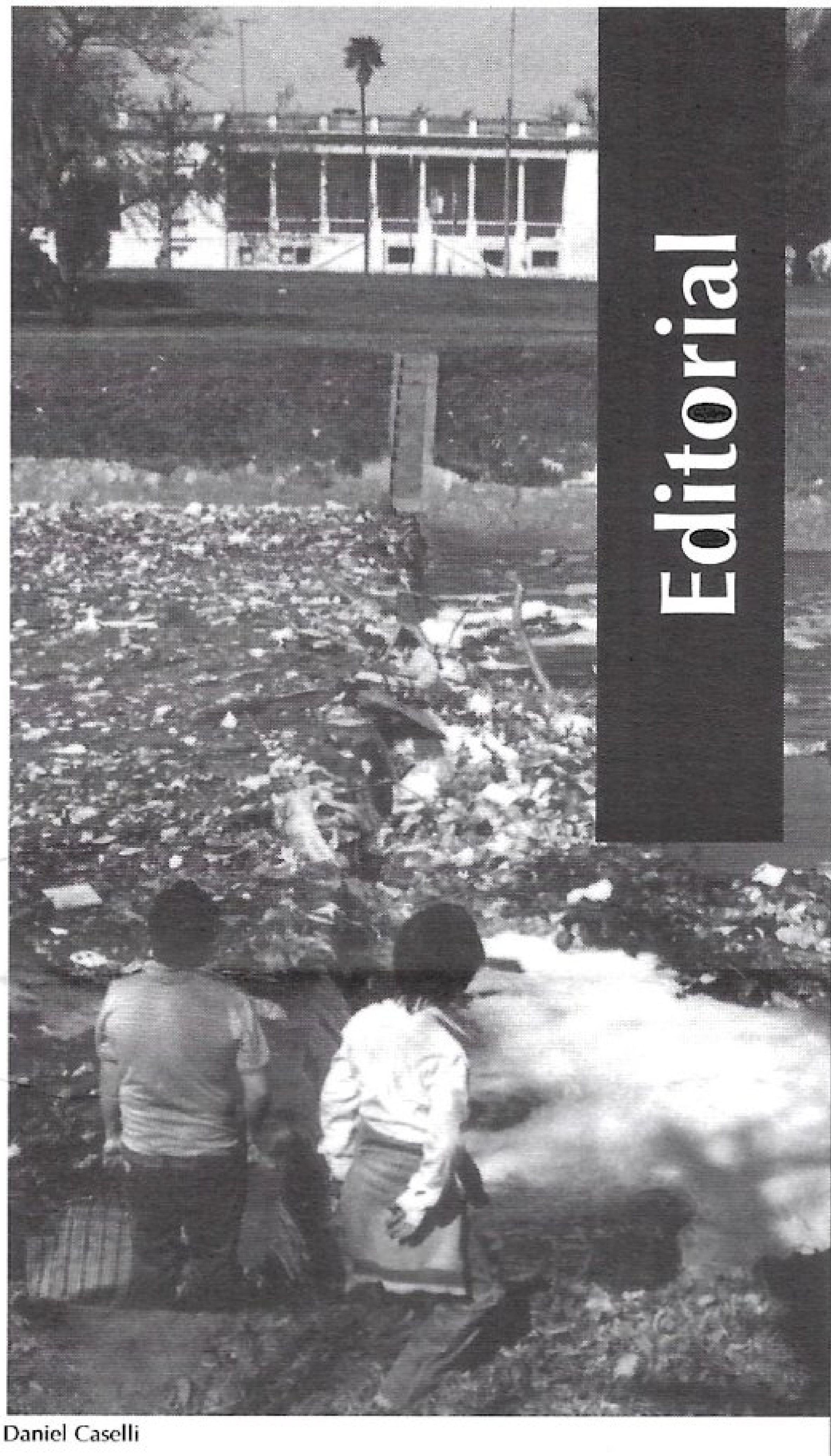
Point d'?

juin 2002 N° 14

EIRENE
Service chrétien international pour la Paix

GVOM
Groupe Volontaires Outre-Mer



Daniel Caselli

Sommaire

Les subtilités viendront plus tard...

Je ne sais plus où il ne faut pas regarder pour sauver le peu de moral qui me reste
J'ai beau savoir que nous sommes plus informés aujourd'hui de tout ce qui se passe
Et qu'avant ça devait être aussi pire... sinon plus
Je n'arrive pas à me dire que "ça" à toujours été comme "ça"...

C'est "pô" vrai ! Y a trop, vraiment trop.

Il y a des mobilisations à ne pas manquer à cause de détails sectaires, puristes
Les détails seront abordés après.
Arrêtons de marquer nos divisions, qui permettent aux Autres d'avancer...
"Je suis de gauche mais pas aussi foncé... Pas non violent comme les autres...
Ecolo... mais, plutôt vert foncé dégradé... Je lutte contre la pauvreté, mais autrement".

La grande démonstration française du mois d'avril
(C'est le mois des poissons...) Mais aussi des coups de froid semble t-il...
Cette grande démonstration nous montre qu'il ne faut pas minimiser, ne pas laisser aller
Nous rassembler nous centrer sur l'objectif de la lutte fondamentale pour plus de Justice...
Agir et endiguer avant, de devenir impuissant...dépassé
Pour ne pas laisser faire n'importe quoi, à n'importe qui, sous peine de se retrouver "CON".
Pendant que nous discutons si nous sommes pour la Paix ou contre la guerre.

Refrain...

Il y a des déshumanisations, des évidences, des abus à dénoncer :
Ceux qui gagnent trop d'argent foutent en l'air le monde
Et méprisent ainsi ceux qui ont de la peine à nouer les deux bouts.
(Je ne parle pas de ceux qui ont "décidé" d'en faire le moins possible).

Quand nous voulons tout le pouvoir nous foutons en l'air le monde.

Bêtement dit:
Quand nous pensons seulement à nous avant de penser aux autres
Quand nous pensons à la place des autres en interdisant la solution des délais
Quand nous pensons que sur cette terre certains sont plus égaux que les autres
Quand nous avons de quoi partager et ne partageons pas
Quand nous pensons qu'il est normal de gagner beaucoup :
Parce que nous avons fait des études
Parce que nous avons beaucoup de responsabilités
Parce que nous sommes plus habiles que les autres.
Parce que notre couleur de peau est mieux reconnue etc, etc... et nia nia nia ...

Mais alors quand allons-nous pouvoir nous reposer la moindre...?

Gilbert Zbaeren

Premières impressions (suite)

Bienvenue au pays des milles collines II

Suite du récit d'Alexandra, débuté lors du dernier numéro du Point d'?...

J'ai pris mes quartiers au CIBP (Centre d'Initiation à la Bonne Puissance), un centre loué par l'AMI, qui dispose de 8 chambres pour des groupes qui veulent suivre la formation et qui viennent d'autres régions du pays. Le principe est que les animateurs et les participants se déplacent alternativement pour certaines périodes, mais cela est encore à l'état embryonnaire et le centre n'est pas encore souvent occupé. Il est assez proche des bureaux de l'AMI, ainsi que de la maison à Goretti qui habite juste à côté.

C'est au CIBP que tout le personnel se retrouve pour le repas de midi, car l'AMI cherche aussi à développer une cuisine "macrobiotique" (non pas en référence à la théorie d'Oshawa sur les aliments "ying et yang", mais parce que Laurien trouve que ce terme de "grande vie" est tout à fait approprié). Cette cuisine se veut saine et positive. Charlotte est donc "chargée de recherche en cuisine macrobiotique" et est aidée en cela par Bosco, un garçon extrêmement serviable, qui me prépare mes déjeuners et mes soupers si nécessaire. Eh oui c'est comme ça ici, chacun a sa fonction et si je me laisse volontiers préparer les repas, après tout, c'est pas si mal (!), j'ai encore de la peine à laisser faire ma lessive par Annonciata, qui est la "lavandière" du centre. Mais je sens que cela risque de venir, car ça prend du temps, ce n'est pas franchement passionnant et comme me dit Goretti, chacun doit être rentable dans sa propre fonction !

Si Bosco sait que je vais dormir au CIBP, il se fait un devoir d'y passer la nuit aussi, ainsi je ne suis pas seule, même s'il y a de toute façon toujours le veilleur Barnabé, un gars sympathique et droit. Mais il m'arrive encore régulièrement de passer la nuit chez Goretti car nous passons la majorité de notre temps ensemble et ainsi je profite de sa compagnie et de celle de ses enfants. Bernadette est devenue ma grande copine. J'aime toutefois garder mon espace à moi au centre, pour m'isoler de temps en temps quand j'en ai besoin.

Car voilà en effet deux choses qui me posent un petit mais néanmoins sérieux problème, auxquelles je m'habitue petit à petit et auxquelles je remédie moyennement : le manque "d'espace vital" et le peu d'exercice physique. Le Rwanda est si peuplé que je me sens parfois oppressée. Moi qui, pour me ressourcer, ai surtout besoin d'une bonne balade à pied ou à vélo en pleine nature et dans certaines circonstances, seule, ce sont choses très difficiles à réaliser ici. Dans un pays, où je vois sans arrêt des gens marcher à presque toutes les heures du jour et de la nuit, il me semble, pour ma part, que je passe mon temps assise: que ce soit dans les bus-taxis pour aller à Kigali (un trajet de 2h00 que nous avons effectué quasiment chaque semaine avec Goretti depuis mon arrivée), au bureau, chez les gens ou dans la voiture, lors des visites de paroisses ou pour voir un peu de pays (ça m'est quand même arrivé une fois ou l'autre). Pour moi qui ne connais pas encore le pays, il est difficile de trouver des itinéraires de balade: d'abord le tourisme pédestre, ça n'existe évidemment pas ici (à part peut-être dans les volcans au nord-ouest), la marche est le moyen de transport des pauvres, pas un plaisir! Je me suis aventurée un jour sur ce qui me semblait ressembler à un sentier, mais ce n'en n'était plus un à la fin, j'avais un peu souci de me perdre et ma foi, je n'ai pas pu m'empêcher de m'imaginer des scènes de chasse à l'homme lors du génocide, non décidément ce n'est pas l'idéal du tout.

Et bien sûr il est impossible de se promener sans croiser 15'000 personnes... sans compter le regard des gens, qui dévisagent sans gêne, font des commentaires, rient, me touchent ou demandent quelque chose, parfois saluent, soit en français, soit dans la langue locale, car il faut bien le dire: je ne passe pas inaperçue! Mais si les premiers jours, j'avais l'impression d'être la seule "muzungu", je constate au fil du temps qu'il y en a quand même un certain nombre... Une psychothérapeute belge est d'ailleurs attendue d'ici la fin du mois pour travailler durant une année avec l'AMI. Pour remédier en partie à mon problème de "surpopulation", j'ai réalisé que, les dimanches matins, les rues sont nettement moins fréquentées qu'à n'importe quel autre moment, forcément... alors j'en prends note et ça devient mon petit moment à moi. J'ai aussi la possibilité d'aller me promener de très bonne heure, mais là encore faut-il réussir à se lever. Je l'ai fait une fois jusqu'à présent, mais je devrais être plus régulière car la lumière du matin est tellement jolie...

Quant au sport, j'ai découvert avec stupeur (déjà retombée car ce n'est pas si banal dans le fond) et joie qu'il y a pas mal de courts de tennis (principalement à l'Université et dans les propriétés des nombreuses

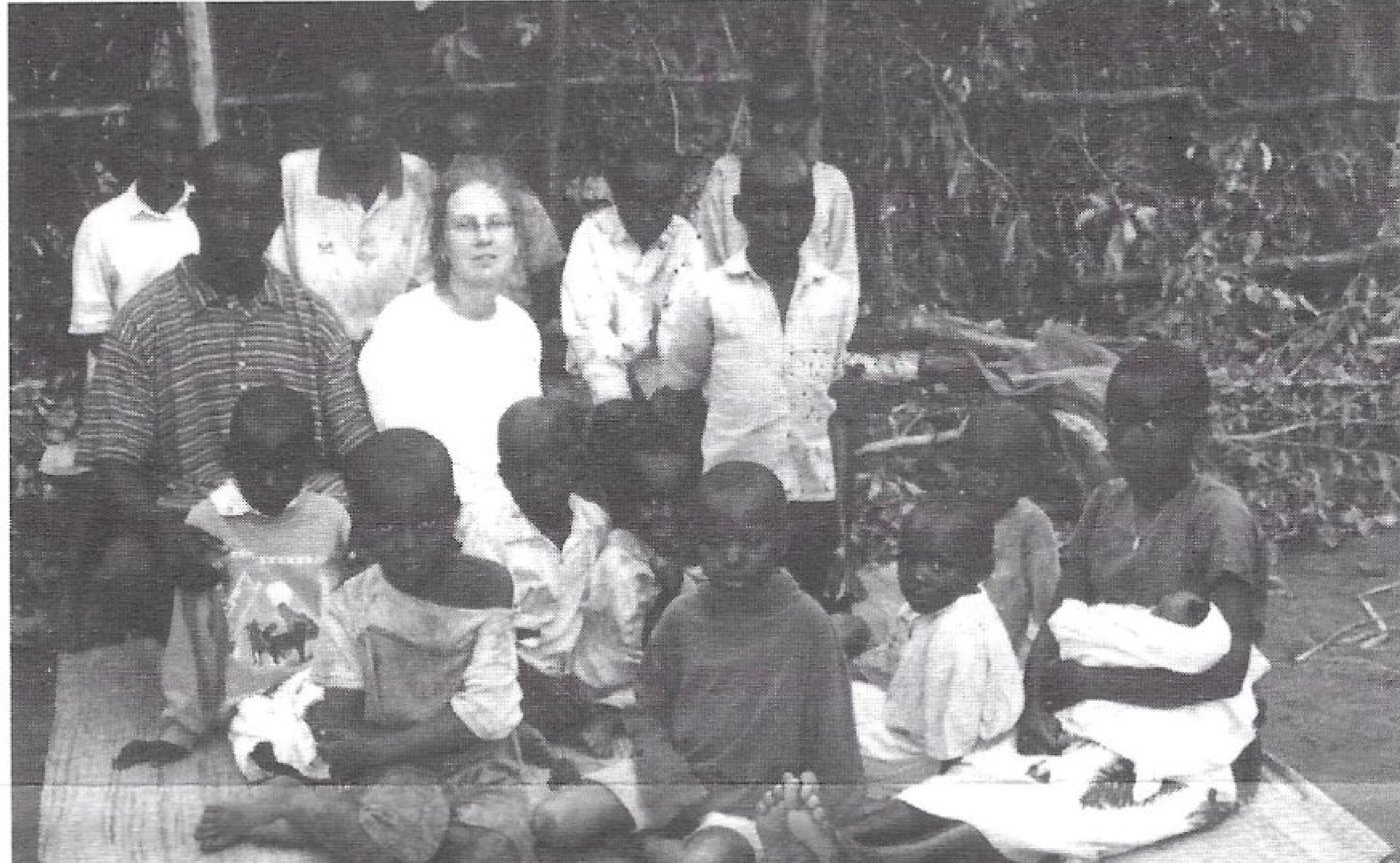


Photo: A. De Preto

Alexandra et un collaborateur de l'AMI entourés d'enfants

congrégations religieuses). Je dois y avoir joué deux fois dans ma vie, il y a au moins 15 ans et Goretti jamais, mais nous y sommes allées une fois. Quel plaisir que de se défouler même si on a passé plus de temps à ramasser les balles par terre... On va essayer de se fixer un rythme hebdomadaire, mais on devrait commencer pas aller s'inscrire et les jours passent ...

A côté de ces mini-préoccupations, j'ai passé une bonne semaine de remise en question fondamentale: qu'est-ce que je suis venue faire en Afrique, est-ce vraiment ma place, ne pouvais-je me contenter d'agir depuis chez moi si vraiment j'avais envie de m'engager pour une cause? Je me suis trouvée complètement désemparée devant les enfants, les femmes avec un bébé dans le dos, les mutilés ou les personnes âgées qui viennent mendier. Je ne savais pas comment me comporter, j'avais l'impression que le simple fait de promener ma blancheur était une provocation; alors que je partais parfois du CIBP pour me rendre toute guillerette aux bureaux de l'AMI, après m'être levée de bonne humeur, avoir salué Bosco et Barnabé, allant un chemin qui me devient familier et me sentant presque chez moi, je me trouvais tout à coup confrontée au premier regard qui me remettait tout de suite à ma place et il m'est arrivé de maudire ces Rwandais qui me donnaient l'impression d'avoir une tête de dollar ! J'avais envie de leur crier à la figure que je ne suis pas responsable de cette situation et que j'ai une identité propre ! Et je sais bien qu'à leur place, je ferais exactement pareil et qu'il faut se rendre à l'évidence: je suis bien plus riche qu'eux.

Toutes ces interrogations m'ont beaucoup troublée. Depuis le temps que je me frustrais à être en Suisse sans avoir l'impression de faire grand chose de bien concret en faveur de peuples plus défavorisés, voilà qu'à peine débarquée en Afrique, je me dis que j'ai meilleur temps de rentrer chez moi et de laisser les "locaux" se charger eux-même de leurs problèmes, qu'ils connaissent bien mieux que moi. Je n'ai qu'à envoyer de l'argent... J'observais Hubert et, en tant que vieil habitué de l'Afrique et du Rwanda qu'il connaît depuis 1980, il me semblait se mouvoir sans aucune difficulté et sans se préoccuper. Moi j'étais tiraillée entre l'envie de ne pas favoriser la mendicité en donnant de l'argent, tout en sachant bien que l'Etat n'apporte aucune aide aux malades ou invalides. Et je n'avais pas envie de conforter l'image du blanc riche qui distribue ou qui doit forcément distribuer quelque chose. Que de toute façon, je suis en train de m'engager ailleurs pour eux, mais cela ils ne le savent pas.

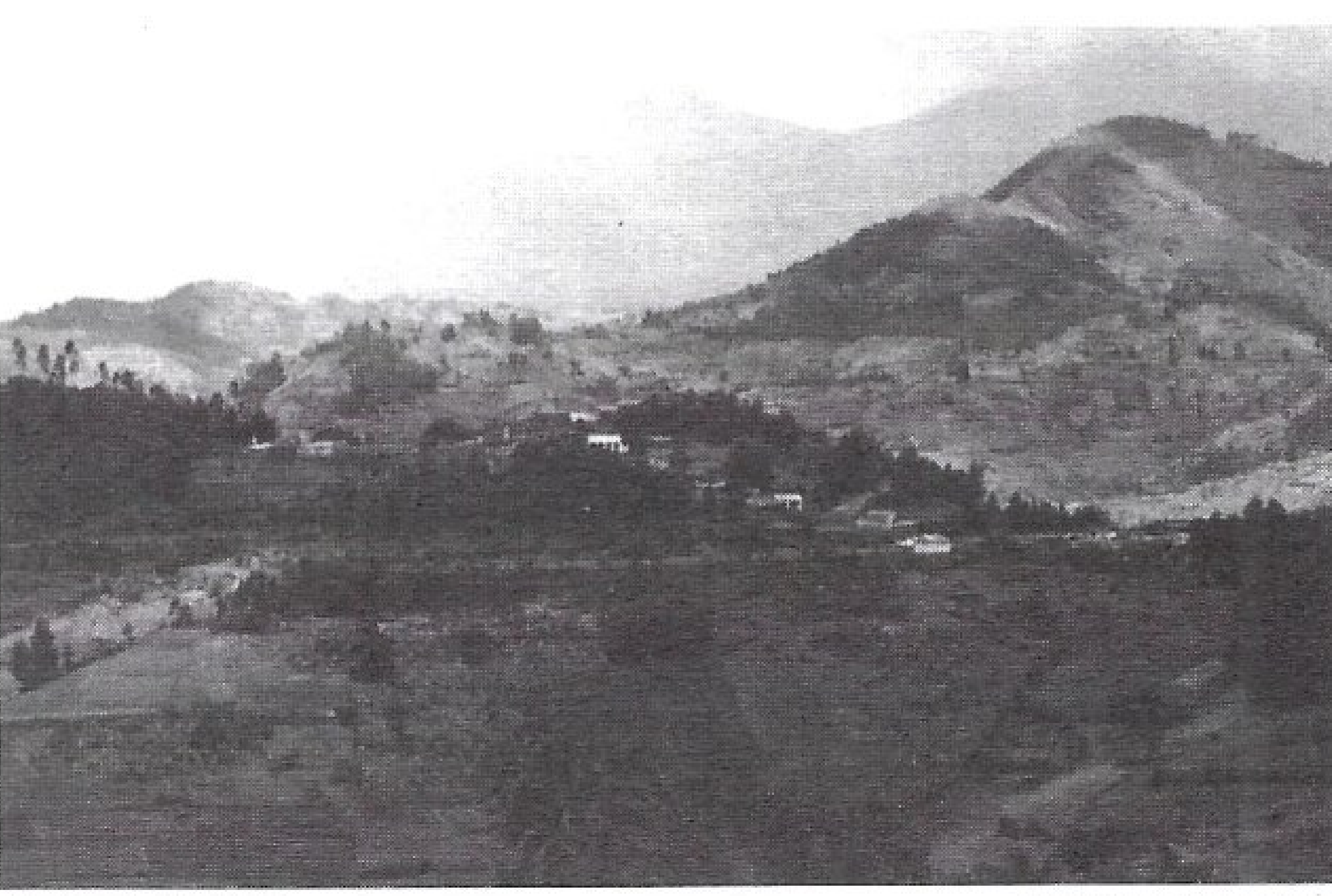


Photo: A. De Preto — Au Nord du Rwanda

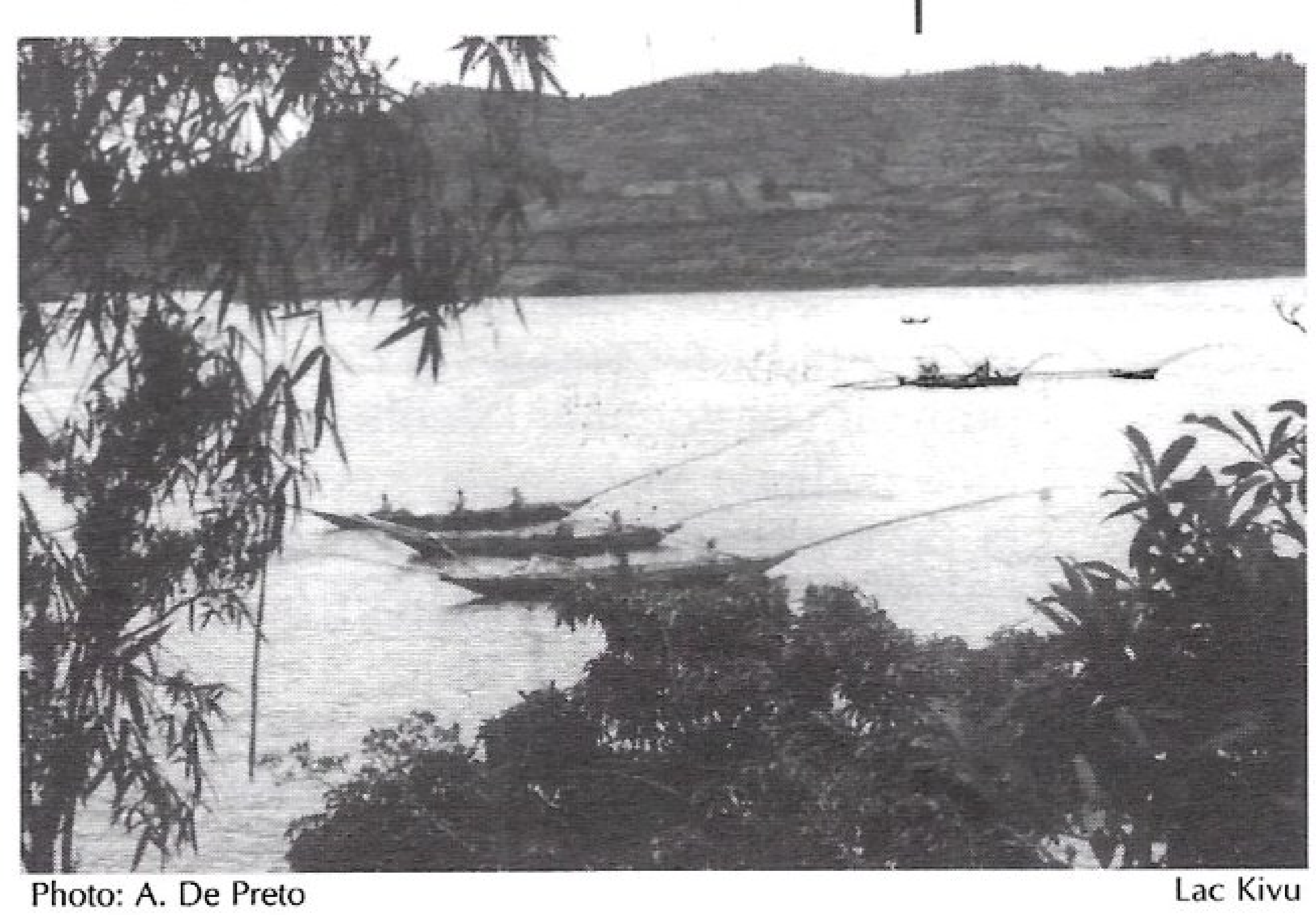


Photo: A. De Preto — Lac Kivu

Et puis un jour, après m'être à nouveau sentie démunie face à de petits écoliers qui dans un premier temps avaient voulu que je les prenne en photo (mais je n'avais pas mon appareil), puis qui m'ont demandé des bonbons mais je n'en avais pas, je me suis décidée à me fournir en bonbons et à en acheter aux petits vendeurs qui sont basés sur ma rue... et depuis je n'ai pas encore eu l'occasion de les distribuer, mais bon. Et puis ce soir-là justement, il faisait grand soleil pour une fois, j'ai accompagné Bosco au marché, en chemin, on a fait plusieurs rencontres: c'est quand même assez génial, après à peine trois semaines à Butare, je peux me promener tous les jours en croisant presque à coup sûr quelqu'un que je connais, ou du moins qui me connaît car je suis plus facilement identifiable alors que moi, si je n'ai pas vu une personne dans un contexte précis au moins trois fois, je suis encore incapable de la reconnaître!!! – et j'ai enfin eu le sentiment de participer un peu à la vie de cette ville dans laquelle je n'avais pas encore eu beaucoup l'occasion de circuler (à part mon itinéraire habituel).

Et je reste avec mes interrogations, je ne suis pas encore très au clair sur le comportement que je veux adopter face aux nombreuses demandes de toutes sortes, mais je suis beaucoup plus sereine et tant pis pour l'image du blanc "distribueur"; c'est la réalité après tout. Je commence à m'identifier, malgré moi, à ma définition de "muzungu". J'assume nettement mieux ma "ressemblance à l'argent", j'essaye d'acheter régulièrement divers produits (mouchoirs en papier, "bics", bonbons, artisanat, cartes, fruits etc.) aux petits vendeurs qui cherchent à avoir une activité plutôt que de se contenter simplement de mendier, mais il m'arrive aussi parfois de donner de l'argent, après tout... ça soulage tout le monde. Je continue ma réflexion à ce sujet et je doute qu'il y ait "the" solution. C'est plus difficile à Kigali car il y a une quantité invraisemblable de mutilés de toutes sortes et je suis bien contente de ne pas y être en permanence, ce serait insoutenable ...

Alexandra, Eirene

Pour Laurien et Didace, qui ont été libérés de prison

Nicaragua: le travail des enfants toujours présent

Georgette Perret travaille depuis plus de deux ans comme éducatrice spécialisée dans un centre d'accueil pour enfants travailleurs de la rue à Matagalpa. Chaque jour elle est confrontée à la réalité des enfants qui sont forcés de travailler pour subsiter ; des enfants qui n'ont plus droit à une enfance. Le texte ci-dessous est tiré d'une de ses lettres circulaires. Si les évènements relatés ne sont plus d'actualité ils n'en reflètent pas moins une situation générale des enfants travailleurs qui elle n'a malheureusement pas changé.

(..) Cette rentrée scolaire, nous sommes sans nouvelles de 13 enfants qui ont appris les rudiments d'écriture et de lecture l'année passée, suffisamment pour s'inscrire dans une école. Ah, j'ai oublié de vous dire! L'école est gratuite mais tout se paie. L'immatriculation, l'uniforme, les souliers, l'insigne, les cahiers, les crayons, les stylos, les gommes et... une mensualité à charge des parents. Parce que vous l'aurez bien compris, les dépenses pour l'apparence, dans un pays pauvre, sont inversément proportionnelles aux nécessités de base. Ici, quand il n'y a pas d'eau dans un barrio, pour laver l'uniforme ou que les souliers ont un trou, les gosses préfèrent ne pas aller à l'école qu'être mis sur la sellette devant les autres. D'ailleurs ceci est une excuse valable reconnue et acceptée par les écoles. Il n'y a que dans le magnifique document qui s'appelle "Código de la Niñez" émis par le ministère de l'éducation pour recevoir la manne de l'UNICEF que l'école est gratuite. Mais ça marche, les sous sont arrivés, reste à savoir où ils sont passés, mais cela est une toute autre histoire.

Daniel Caselli Wasakita

Las Hormiguitas, toujours avec l'aide européenne, finance les frais basiques afin que chaque enfant pauvre accède à l'école publique. Aussi allons-nous à la recherche des 13 muchachos et muchachas pour savoir si l'on peut leur être utile et tenter de ne pas perdre toute la bonne énergie déployée l'année passée pour leur ouvrir des perspectives d'avenir.

Réalités enfantines

Dimanche matin, nous rendons visite à la famille de Anabela avec la coordinatrice. Un bus nous dépose à la sortie d'un barrio. De là nous grimpons sur un chemin entre 2 montagnes pendant 90mn. Au sortir de la forêt, une magnifique vallée dans une nature généreuse, une petite maison de bois, à côté d'une source, au milieu des plantations de bananiers à l'abri desquels poussent de nouveaux plants de café.
Anabela nous a vu arriver de loin et nous attend avec ses 4 petits frères et sœurs dont elle s'occupe pendant que ses parents coupent le café pour le propriétaire qui possède tous les terrains alentours et bien plus loin. Ainsi que la pauvre baraque où tous vivent au milieu des poules et coqs qui envahissent sans vergogne tout l'espace. De tous les enfants, Anabela est la seule qui a appris à lire et écrire à l'âge de 12 ans à Las Hormiguitas. L'espoir était qu'elle intègre l'école publique cette année mais... voilà la réalité.

L'année passée Anabela a été hébergée gratuitement dans la maison de la maîtresse d'école, Chilo, pour assister aux activités de Las Hormiguitas. Pour sa maman, Chilo aurait dû la payer pour l'utiliser comme "bonne à tout faire". Problème de paradigme, ici un enfant est une force de travail pour la survie de la famille. Anabela est donc allée vivre dans une autre famille, exploitée, contre rémunération mais par contre venant à Las Hormiguitas toutes les après-midi.

Cette année, elle a refusé de retourner dans cette famille, aussi travaille-t-elle 10 heures par jour à couper le café, du lundi au samedi à une heure de marche plus haut dans la montagne, pour le même propriétaire que ses parents. Elle est payée au panier qu'elle remplit et les meilleurs jours lui rapportent environ 40 cordobas, (5.- francs suisses) ce qui fait d'elle une très bonne travailleuse, rentable. Anabela se réjouit beaucoup de la fin de la récolte pour enfin pouvoir commencer l'école, dans la montagne, parce qu'à celle de Matagalpa, impossible pour une chavala de s'y rendre seule par la forêt: Les viols ne sont pas seulement courants mais quasi normaux ici. Pour en revenir à l'école, celle-ci n'est pas encore ouverte. Le maître, attend que les enfants aient fini la coupe du café !!!...!!!!...!!!

En bref, les droits des enfants à l'éducation sont bafoués par le ministère de l'éducation qui accepte par ce fait que le travail des enfants passe avant la scolarisation.(..)

Anabela qui du haut de ses 12 ans était, l'année passée, une adolescente très timide, effacée, studieuse, recherchant le contact au travers des adultes qui lui donnaient leur attention et un peu de tendresse.
Qu'elle ne fut pas ma surprise d'avoir en face de moi, une personne tenant une discussion d'adulte, s'occupant des petits, parlant de sa réalité de femme et des dangers rencontrés avec une voix posée. Disparue la timidité: Les responsabilités rencontrées dans le travail et à la maison l'ont fait, en 2 mois, passer de la pré-adolescence à un statut de femme. J'ose à peine formuler ma pensée "à quand le premier enfant?" Enfance volée et esclavage caché.
Bouleversée par toute cette récolte d'informations et la réalité, je suis rentrée chez moi où j'ai eu l'idée de



Daniel Caselli San José de Umure

me plonger dans le journal du jour pour littéralement tomber sur le dossier suivant que je vous résume:

Enfants travailleurs

Beaucoup d'enfants mineurs qui travaillent dans le secteur du café de Matagalpa et Jinotega ne terminent pas l'école primaire et accomplissent des journées de travail de 10 heures du lundi au dimanche y compris (enquête Organisation Internationale du Travail).

- 63% des niños travaillent avec leur famille et commencent leur journée entre 5 et 6 heures du matin.
- 76% terminent entre midi et 4 heures de l'après-midi.
- La majorité se rend à pieds son leur travail avec une moyenne de 60 minutes de trajet.
- Actuellement, 31.1% étudient, les autres ne vont pas à l'école ou de manière interrompue et restent analphabètes.
- 61% de leurs parents sont analphabètes.

Généralement, les enfants ne vont à l'école que jusqu'à la 2ème ou 4ème année primaire parce que dans la zone rurale les écoles n'arrivent qu'à ce niveau.

- Entre 6 et 11 ans l'analphabétisme atteint 66%.
- Entre 12 et 14 ans 41%.
- Entre 15 et 18 ans 33%.

Le responsable à l'enfance conclut que ce haut indice d'analphabétisme est un trait caractéristique de l'enfance rurale dû au peu d'accès à l'éducation.

Enfants exploités

Les responsables de cette exploitation infantile sont les entrepreneurs, petits et grands producteurs pour qui il est plus rentable de contracter une main d'œuvre infantile. Ils le font parce que les enfants ne sont pas enregistrés dans les listes de payes et ainsi reçoivent moins que les adultes quoi que leur niveau de productivité soit meilleur ou égal à celui des adultes.
57.9% des producteurs affirment que le travail des enfants est indispensable contre 42.1%.
Le responsable de l'Enfance d'ajouter que peut-être, le problème le plus sérieux du travail infantil" est qu'il n'est pas vu comme un problème parce qu'il n'y a pas de conscience publique autour du besoin de développer une politique à moyen ou long terme pour réduire le travail infantil".
Sa suggestion: Il est nécessaire que le gouvernement augmente son budget pour l'éducation.

Aspect culturel

La même étude dit qu'un facteur qui promeut le travail infantil est l'élément culturel parce que les familles préfèrent que leurs enfants travaillent au lieu d'aller à l'école.
La plupart des travaux effectués par les enfants sont incompatibles avec l'école.
Autre point important, le ministère du Travail n'aurait pas de ressources pour créer plus de bureaux d'inspection du Travail Infantil, ceux qui existent étant largement insuffisants. Le rôle de ces bureaux est de superviser les entreprises pour qu'elles ne contractent pas de main d'œuvre de moins de 14 ans.
Cette étude colle étroitement à la réalité du terrain! Reste à souhaiter qu'elle soit aussi efficace dans la recherche de solutions...

Georgina (Georgette Perret), volontaire GVOM

BAT

Appel

A toutes les personnes s'intéressant régulièrement à BAT, et à quelques autres en espérant trouver leur intérêt... pour le nôtre !!!

Bonjour !

C'est le printemps et nous nous réjouissons de voir le jour prendre l'avantage sur la nuit...

Pour BAT nous sommes plutôt sombres, la formation pour femmes de ménage qui a pu se déployer durant 3 années grâce à la Confédération, à l'EPER et à beaucoup de bonnes volontés ne pourra pas avoir lieu cette année... manque de fonds... même si c'est ce qui manque le moins aux dires de La Fontaine, nous pouvons prouver le contraire. Pire, cette activité à laquelle nous croyons, qui a fait ses preuves et qui est reconnue (verbalement) par beaucoup, nous allons peut-être devoir la remettre à plus "gros", à plus argenté, à plus subventionné que nous...mais pas forcément plus compétent que nous.

Nous cherchons de l'argent pour boucler les comptes de la troisième expérience et pour si possible pouvoir envisager nous mêmes la quatrième. Nous sommes très tristes de la tournure qu'a prise cette activité.

Et puis il y a toutes les autres activités de BAT ; formation à la recherche d'emploi, cours de français, aide pour le passage d'un permis, cours de cuisine, à la suisse, service ménage, cours hygiène et santé, etc. Les activités fonctionnent bien et là, grâce à votre aide et à une douzaine de bénévoles, nous pouvons poursuivre nos activités.

Voilà pourquoi il y a le bulletin rose qui accompagne le journal dans lequel nous nous glissons avec la complicité du GVOM qui créa, il y a bientôt deux décennies, la Bourse à Travail.

Merci de votre soutien si possible, un peu spécial cette fois, et bonne marche dans ce printemps, environné de fleurs.

Gilbert Zbaeren, coordinateur

BAT Créée en 1985
BOURSE A TRAVAIL
6, rue Curtat 1005 Lausanne
021 323 77 15 CCP 10-23440-0

Forum social mondial

Regard sur Porto Alegre

Un autre monde est possible

"Coupables!" Le verdict du Tribunal international des peuples sur la dette ne pouvait être plus clair. Ce tribunal, organisé par les réseaux internationaux de lutte contre la dette du Tiers Monde, a été l'un des moments forts du deuxième Forum Social Mondial, FSM, de Porto Alegre. Il s'agissait de la mise en accusation symbolique, politique et éthique des responsables (qui sont nombreux...) de cette nouvelle forme de colonisation impérialiste qu'est la dette, mécanisme de transfert des richesses du Sud vers le Nord, et moyen d'imposition des politiques néo-libérales dans le monde entier.

Les arguments débattus durant le Tribunal, de façon revendicatrice et pédagogique, permettent d'exiger non seulement l'annulation inconditionnelle de la dette, mais aussi le versement de réparations pour les dettes historiques, sociales et écologiques. Dans ce but, le public (entre 1000 et 2000 personnes) a vu défiler durant deux jours des hommes et des femmes du Sud, qui démontraient par leur témoignage en quoi la dette a des conséquences dramatiques pour les populations.



Des Crimes

Une jeune **Sénégalaise** a dénoncé les difficultés d'accès à l'éducation et le manque de perspectives professionnelles; une **Burkinabé** a expliqué comment le fardeau de la dette pèse sur les plus faibles de la société, en l'occurrence les femmes; une **Philippine** a plaidé contre l'obligation imposée à son pays de rembourser la dette laissée par Marcos, dont une partie de la fortune dormait dans les banques suisses pendant que la dictature faisait des milliers de morts...; les banques suisses, pour avoir prêté de l'argent au régime de l'apartheid, étaient aussi vigoureusement prises à parti par les **Sud-Africains**, qui réclament des réparations; une **Nicaraguayenne** a accusé les Etats-Unis pour leur soutien à la contra, dans les années 80, qui les rend responsables des dizaines de milliers de victimes et des dégâts écologiques causés par le conflit; quant aux **Argentins**, ils étaient nombreux à Porto Alegre à dénoncer les politiques néo-libérales impulsées par le FMI et appliquées par les gouvernements corrompus, qui ont mené le pays à la catastrophe. Mais les nouvelles en provenance de l'Argentine étaient loin d'être seulement déprimantes: on assiste là-bas à une véritable mobilisation populaire. Les gens s'organisent en assemblées de quartiers et se réapproprient l'espace politique, lançant un mouvement qui pourrait avoir des répercussions dans toute l'Amérique latine et au-delà, si la répression féroce ne parvient pas à le mater.

Food for thought and for a change

Bref, le Tribunal de la dette a été à l'image de ce deuxième Forum Social Mondial: un extraordinaire lieu de rencontres, de débats, de revendications et de propositions alternatives.
Bien sûr, "l'autre monde possible" revendiqué dans le slogan du FSM a encore bien du chemin à parcourir pour se concrétiser.

Mon voyage de retour a été très significatif à cet égard: de Porto Alegre à São Paulo, l'avion était rempli de participants au FSM et vibrait d'euphorie solidaire et de discussions passionnantes; de São Paulo à Paris, la joyeuse course d'école des mouvements sociaux se mêlait déjà à une réalité bien différente de cette ébullition rebelle et constructive; et de Paris à Genève, nous n'étions que deux rescapés du FSM parmi une nuée d'hommes d'affaires en complet noir, l'attaché case et le téléphone portable à la main, parlant de gains en bourse et de parties de golf... le contraste était rude.

Mais les rencontres faites à Porto Alegre et l'énergie accumulée là-bas sont inoubliables et continueront à nous nourrir. J'ai été impressionnée et touchée par ces militants du Sud qui se battent jour après jour contre des conditions de vie terribles, avec lucidité et espoir. Leur vigueur se transmet jusque dans leur vocabulaire: anti-impérialisme et révolution sont des mots qui revenaient dans tous les débats, loin des consensus sociaux-démocrates qui nous minent parfois par ici...

A nous maintenant de relayer ces luttes et d'œuvrer à la création de cet "autre monde", en lui donnant un contenu de changement radical.

Florence Gerber
Future ? stagiaire GVOM

Départs

Vincent qui est menuisier charpentier s'envolera au cours de l'été pour le Costa Rica, où il intégrera CICAFOC, Asociacion Coordinadora Campesina Indigena de Agroforesteria Comunitaria Centroamericana. Vincent mettra ses connaissances à disposition des différentes coopératives affiliées à CICAFOC dans l'isthme centraméricain.

Omar partira cet été pour Désarmes en Haïti et donnera son appui aux maîtres d'école de la région pendant une année scolaire.

Interview

La Cicafoceña essaime...

L'idée de la Cicafoceña, une maison en bois préfabriquée et modulable, est née dans la tête de Frédy Geiser, à l'époque volontaire au Costa Rica et en vacances en Suisse au moment où Mitch s'est abattu sur l'isthme centraméricain.
Le projet a été élaboré et rédigé au Costa Rica par Fredy et son partenaire tico Francis Mora. Puis il été soumis à CICAFOC (Asociacion Coordinadora Campesina Indigena de Agroforesteria Comunitaria Centroamericana) qui s'est immédiatement montré intéressé. Avec Frédy, CICAFOC a cherché un lieu adéquat, c'est-à-dire la coopérative qui accueillerait le projet. Ce fut la coopérative de la Guadalupe au Honduras. En l'espace de trois mois Frédy et Francis ont formé 4 coopérativistes dans la contruction de maisons en bois. (Point d'? N° 6)

Le projet de la Cicafoceña avait été conçu comme un projet pilote devant essaimer au sein des coopératives affiliées à CICAFOC...

Le projet n'avait pas été conçu à cette fin mais c'est durant le projet au Honduras que peu à peu la nécessité de faire un lien entre plusieurs coopératives affiliées à CICAFOC est née. Je compte sur CICAFOC et les membres de la coopérative Guadalupe pour instruire cinq ou six hommes issus de coopératives propriétaires de forêts pour enfin former un groupe capable de se retrouver à un endroit déterminé afin d'aider une coopérative à reconstruire très rapidement. Les éléments pour la construction des maisons pourraient être préfabriqués dans les coopératives respectives et correspondraient parfaitement au moment du montage sur le lieu de travail.

Cette première construction au Honduras il y a deux ans a-t-elle été suivie par d'autres ?

Oui, plusieurs constructions dans les environs de la coopérative Guadalupe ont été réalisées. Il s'agit surtout de constructions d'utilité communautaire – école, centres communaux, etc. - et aussi quelques bâtiments pour des particuliers.
Et puis à la suite du tremblement de terre au Salvador au début 2001, CICAFOC a trouvé le financement nécessaire à huit maisons pour une petite coopérative affiliée située au bord de la mer et qui avait été entièrement détruite. Les bénéficiaires étaient des femmes seules avec enfants. CICAFOC a chargé la coopérative du Honduras, qui offrait une grande partie du bois, de réaliser le travail. Deux des coopérativistes que j'avais formés ont fait le voyage à bord d'un camion avec le bois nécessaire pour fabriquer les maisons. Ils sont restés 45 jours, nourris et logés par la coopérative salvadorienne. Le temps de montage a été de six jours par maison pour deux hommes.
Et dernièrement (avril 2002), une coopérative d'Ocotal au Nicaragua a appris à construire la Cicafoceña.

Est-ce que les bénéficiaires salvadoriens sont maintenant capables de reproduire le schéma?

Il s'agissait avant tout d'un geste de solidarité mais rendez-vous a été pris pour un cours de formation pour le groupe au Salvador. Malgré les problèmes de matière première que l'on rencontre dans ce pays, il semble que le modèle, vu sa simplicité, a déjà été recopié spontanément au sein de la coopérative.

Et au Nicaragua la démarche était-elle similaire?

Il s'agissait d'un cours proprement dit: Les Honduriens devaient former les Nicaraguayens. Ma présence n'a été que de supervision. Malheureusement Francis n'a pu m'accompagner...
Nous avons fait une partie de la maison en bois non commercial de petit diamètre et en cuennaux afin de démontrer que, pour les gens sans recours financiers mais avec accès à la forêt de la coopérative et aux déchets de scieries, il est parfaitement possible de fabriquer une maison sans argent.
Plusieurs projets dans cette région, financés par la coopération étrangère ainsi que des projets d'urbanisation de la commune, veulent prendre en considération ce modèle afin de stimuler la production locale. Ils espèrent ainsi écouler sur le marché les grandes quantités de bois "produit" par le bostryche qui a ravagé les forêts de pins dans le nord du pays cette année.

Quel est le coût de production d'une telle maison ? Est-ce financièrement viable?

Le coût varie bien sûr beaucoup. Le modèle de base avec cloison en lames type chalet coûte environ 1200$ clef en main. La version rustique environ 1000$. Je compte faire baisser les coûts avec un nouveau modèle à près de 850$ en économisant sur la matière première et en introduisant un système modulable plus léger et plus rapide au montage (4 jours). Il ne s'agit naturellement pas de faire des économies sur le dos des plus démunis, mais de pouvoir offrir les maisons dans des temps records.
Le coût est très favorable car le bois est la matière pre-

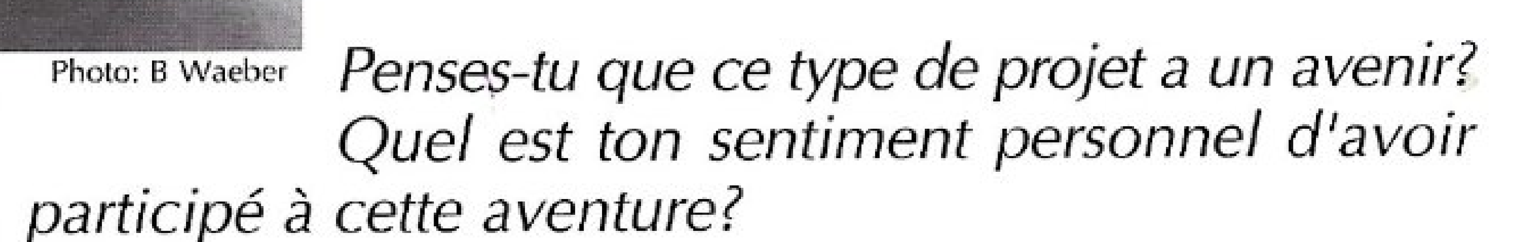


F. Geiser — Cicafoceña

mière qui existe dans ces coopératives. Il est également important que cette matière soit revalorisée et remplace le ciment. La maison en bois a été pendant très longtemps synonyme de misère et nous voulons changer cette image par l'agilité de construction (rapide et légère), le confort (température), la sécurité (antisismique, argument de poids pour n'importe quel Salvadorien, les victimes des tremblements de terre étant avant tout dues aux électrochocs, à l'écroulement de structures en ciment ou à l'éboulement de terrain, et rarement par des structures en bois).
Un des buts est aussi de changer les structures de dépendance des producteurs de bois, souvent à la merci des grands négociants, en leur permettant de transformer le bois et de bénéficier ainsi de la plus-value que cela engendre.

Peut-on dire que ce type de projet s'inscrit en faux par rapport à une approche "assistentialiste"?

L'important pour moi dans ce projet est sans aucun doute de repenser la forme de solidarité entre coopératives. Le coopérativisme a perdu beaucoup de ses valeurs après les guerres au Nicaragua et au Salvador: Les coopératives se sont vues harcelées par les nouveaux régimes par le simple fait qu'elles étaient nées pendant les révolutions. Les grands propriétaires entendent aujourd'hui se réapproprier les terres communautaires.
Si des actions comme celle de la construction de maisons au Salvador sont possibles et émanent d'une impulsion véritable de compassion entre populations de la même région qui affrontent les mêmes problèmes, ce n'est pas de l'assistentialisme ni une façon de se donner bonne conscience... C'est du coopérativisme, de l'humanisme et c'est beau.



Frédy Geiser Photo: B Waeber

Penses-tu que ce type de projet a un avenir? Quel est ton sentiment personnel d'avoir participé à cette aventure?

J'y crois... Quelque chose est en marche. Quant à mon sentiment personnel il se mesure simplement en une tape amicale et en un sourire reçu et donné durant cette "aventure".

Propos recueillis par Béatrice Faidutti Lueber



Courrier

Suite à l'édito no 13

(...) j'apprends en première page que votre position est différente quand au lieu de se battre les uns contre les autre, ce sont deux ou trois personnes soit la mère, sans doute le père et un médecin qui s'unissent pour tuer un tout-petit, qui lui n'a aucun moyen de se défendre, ça vous trouvez bien! Pourtant le Christ n'a-t-il pas dit "Ce que vous faites à ces petits, c'est à moi que vous le faites". Corrigez donc le sous-titre de votre journal, son aspect chrétien, je n'y crois pas, le contenu ne correspond pas. Certes vous faites sans doute aussi de bonnes choses, mais les païens aussi parfois. Que l'Esprit Saint vous éclaire. Bonnes salutations.

Mme Richard, Evionnaz

Chère Madame, merci de nous avoir fait part de votre avis. Assurément nous divergeons sur la notion de la conception de l'enfant. Un enfant doit être désiré pour pouvoir être aimé et devenir un citoyen responsable. L'avortement n'est jamais anodin. Il est toujours la conséquence d'une situation difficile. Nous ne sommes pas en faveur de l'avortement, mais pour sa décriminalisation.

La rédaction

Un grand père amérindien du Nord raconte à son petit-fils ce qu'il ressent lors d'une tragédie.

Il dit : C'est comme si j'avais deux loups qui se battent dans mon cœur. L'un est celui de la vengeance, de la colère, de la violence. L'autre est celui qui aime, qui a de la compassion.

Le petit-fils lui demande alors: Quel loup va gagner dans ton cœur ? Le grand-père répond : Celui que je vais nourrir.

(Tradition orale amérindienne)

Changement d'adresse
Cécile Hétault
Ch. de la Prairie 9
1720 Corminbœuf

JAB 2300 La Chaux-de-Fonds

Adresses

GVOM: B. Faidutti Lueber, Thunstrasse 103, 3006 Berne
EIRENE: N. et F. Godi-Glatz Consulting, Ch. du Franoz 11, 1038 Bercher
Web: www.gvom.ch
Abonnements: 4 parutions par an: Frs 12.--
Abonnement de soutien Frs 20.--
Rédactrices: B. Faidutti Lueber, N. Godi-Glatz
Ont participé à ce numéro:
Textes: N. Godi-Glatz, B. Faidutti Lueber, A. De Preto, G. Zbaeren, G.Perret, F. Gerber, F. Geiser
Photos: A. De Preto, D. Caselli, F. Geiser, B. Waeber
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: A. Monard, La Chaux-de-Fonds
Journal adressé aux membres GVOM et EIRENE ainsi que sur abonnement
Comptes de chèque: GVOM, CCP Lausanne 10-20968-7 EIRENE, CCP La Chaux-de-Fonds 23-5046-2